

*Des lieux
de liberté*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Des lueurs de liberté / Michèle B. Tremblay

Nom : Tremblay, Michèle B. (Michèle Bergeron), 1953- , auteure

Tremblay, Michèle B. (Michèle Bergeron), 1953- | Œuvre à vivre

Description : Sommaire incomplet : tome 2. Une œuvre à vivre

Identifiants : Canadiana 20210044608 | ISBN 9782897835491 (vol. 2)

Classification : LCC PS8639.R453885 D47 2021 | CDD C843/.6-dc23

© 2022 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Sybiline

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

M I C H È L E B .
T R E M B L A Y

*Des lueurs
de liberté*

★ ★ *Une œuvre à vivre*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Des lieux de liberté

1. *Une vie à construire*, 2021

L'espoir des Bergeron

1. *Un bel avenir*, 2016
2. *La crise*, 2017
3. *L'héritage*, 2017

*À Véronique, Catherine, Marilou,
Magali, Dimitri, Maxime, Sandra et Nancy.*

*En mémoire de Léonce et Lauréanne,
de Michèle, Claire et Philippe.*

Préambule

Ce livre est un récit imaginé amalgamant des faits historiques et des éléments de fiction. Il couvre quelques dizaines d'années de la vie familiale et professionnelle de Lauréanne Harvey et de son cher époux, Léonce Desgagné, précurseur québécois de l'architecture moderne, ainsi que des cinq filles qui naîtront de leur union.

Pour apprécier cette suite qui nous fait pénétrer dans une sphère sociale aisée du milieu du vingt et unième siècle à Chicoutimi, il faut mettre de côté certains préjugés quant à la réalité vécue à cette époque par ceux et celles qui parvenaient à se hisser à un niveau de vie diamétralement opposé à celui dans lequel ils avaient grandi.

On se souvient que Lauréanne vient au monde sur une terre, dans un village éloigné, d'une mère presque constamment malade et d'un père cultivateur analphabète. Vaillante, énergique, volontaire, elle reçoit une excellente éducation chez les sœurs du Sacré-Cœur de Marie à Québec. Elle se voit donc dans l'obligation – avant même ses dix-huit ans – de s'enfuir de la maison familiale afin de se construire une vie à la hauteur de ses aspirations.

En rencontrant Léonce Desgagné, elle trouve son alter ego, né lui aussi dans un milieu ouvrier d'une mère analphabète et d'un père homme à tout faire à l'hôpital de Chicoutimi,

de bons parents qui ont misé tous leurs espoirs sur les études d'architecte de leur fils cadet, lui-même habité par un idéal de réussite très élevé.

Comment, sans avoir l'impression de faire le récit de deux mondes aux antipodes, décrire le décalage entre leur jeunesse, en particulier celle de Lauréanne, et cette vie de riches professionnels réputés qu'ils sauront créer ensemble, la femme toujours derrière son homme, le soutenant et l'aidant de mille et une façons à réaliser son idéal familial et son œuvre architecturale multiple ?

Il serait très réducteur de les considérer uniquement comme ce que certains appellent des parvenus. Aimant les plaisirs simples, Lauréanne et Léonce ont tous les deux conservé un attachement profond pour la nature, la vie en forêt, les explorations de toutes sortes, la chasse et la pêche. Toutefois, certaines de leurs valeurs ou de leurs actions, par exemple les sacrifices faits au nom de la religion, des gestes bien intentionnés mais néfastes envers des animaux sauvages, ou encore le traitement réservé à un enfant handicapé, sont bien loin des principes d'éthique rigoureux qui règnent de nos jours. Ce qu'il faut retenir, c'est qu'ils agissent en accord avec les connaissances et les mœurs de leur époque dans le contexte de leur nouvelle classe sociale.

Le récit commence au début de la Seconde Guerre mondiale alors que le couple est éprouvé par la maladie de l'unique enfant qu'ils ont à ce moment-là. Ils demeurent depuis leur mariage chez les parents du jeune homme, où ils resteront encore quelques années. Leur ascension est à venir. Elle se déroulera avec ses hauts et ses bas, ses joies et ses peines,

jusqu'à la réalisation ultime de Léonce Desgagné, celle qu'il considère – de même que la société québécoise tout entière – comme un chef-d'œuvre de l'architecture religieuse : l'église Notre-Dame de Fatima, à Jonquière.

1

Automne 1939

Lauréanne dévisage son mari, le regard interrogateur. Léonce tient une lettre dans ses mains et elle sent que ce ne sont pas de bonnes nouvelles.

— C'est un ordre de mobilisation, déclare Léonce, gêné d'en faire l'annonce à sa femme devant ses parents.

Le jeune architecte est revenu tard du travail et la lettre l'attendait, sur la table, à sa place habituelle. Comme c'était l'heure du repas, il n'a pas pu ouvrir son courrier et en parler d'abord à Lauréanne, en privé. C'est une façon de faire qu'ils ont adoptée concernant les choses personnelles. Une question de respect pour l'intimité de leur couple.

— Tu vas pas aller à la guerre quand même ? s'écrie la jeune femme, fâchée, en se levant de table.

— Non, non, je pense pas, répond-il en repliant nerveusement le feuillet. Valcartier, c'est juste une base militaire pour entraîner des soldats. On me demande d'être officier et instructeur en génie. Jusqu'aux fêtes seulement. Que veux-tu, c'est la guerre, j'y peux rien !

Lauréanne quitte la cuisine sans dire un mot. Le lourd silence qui suit est vite interrompu par la mère de Léonce qui, très énervée, lance sur un ton péremptoire en commençant à débarrasser la table :

— Y te garderont pas, voyons donc !

Âgée de soixante et un ans, Anne Simard Desgagné surprotège son deuxième garçon depuis toujours. Son Léonce est venu au monde onze ans après le premier, Armand, devenu prêtre dans la jeune vingtaine. Comme elle avait été incapable de mener à terme d'autres grossesses, toute son attention maternelle avait été concentrée sur ses deux garçons, surtout le dernier, qu'elle croyait avoir sauvé, depuis sa plus tendre enfance jusqu'à aujourd'hui, de tous les dangers réels ou imaginaires.

— Ç'a pas de bon sens c't'affaire-là ! peste-t-elle. T'as pas assez de santé pour traverser de l'autre bord, voyons donc. T'es père de famille aussi. Pis faut être volontaire, oubliez pas ça ! Y disent à radio que personne est obligé d'y aller. Dans les journaux aussi, han David, c'est ça qu'y disent ?

La mère fait référence aux nouvelles que lui lit son mari à l'occasion. Analphabète, elle ne sait même pas écrire son nom ; c'est pourquoi elle signait d'un X les bulletins de ses fils.

— T'as raison, maman, c'était écrit dans le journal, approuve le père, qui appelle sa femme ainsi depuis le jour où son premier fils est né. Y te garderont pas, mon garçon.

Âgé de soixante ans, le père ne s'est jamais beaucoup mêlé des affaires des enfants. Comme bien des Québécois, il a très vite compris qu'il valait mieux laisser ce domaine à sa femme. Depuis qu'il est tout jeune, il trouve son bonheur dans son travail d'homme à tout faire à l'hôpital.

— On verra bien, réplique Léonce en s'éloignant.

Nerveux, il rejoint sa femme, qui s'est réfugiée au salon pour cacher sa colère et son chagrin. Il la retrouve debout près de la fenêtre, les poings fermés, les yeux pleins de larmes. Mariée depuis cinq ans, Lauréanne voit survenir au pire moment la mobilisation de Léonce. Elle vient de faire deux fausses couches consécutives, et la seule enfant qu'elle a réussi à mener à terme dans la première année suivant leur union, la petite Thérèse, maintenant âgée de quatre ans et demi, est très malade. Selon les médecins de l'hôpital Sainte-Justine qui l'ont diagnostiquée à l'âge de deux ans, elle n'a qu'un rein qui fonctionne, et pas très bien, il faut croire, l'autre s'étant révélé atrophié dès la naissance. Depuis un an, la situation n'a fait qu'empirer, au point où ils ont dû l'hospitaliser une fois de plus quelques semaines plus tôt tellement elle était faible.

— Je sais bien qu'avec Thérèse aussi malade, ce n'est pas l'idéal que je te laisse toute seule, mais j'y peux rien. Je dois obéir, lui explique-t-il en se rapprochant d'elle.

— C'est révoltant, fait-elle, encore de mauvaise humeur. Ils t'envoient ça par la tête comme si de rien n'était.

— Je sais bien, admet Léonce. C'est tellement inquiétant tout ça, avec Thérèse à l'hôpital et toi qui peines à retrouver tes forces.

— Ah, moi! Je vais revenir, tu me connais! lance-t-elle avec défi. Mais Thérèse... Elle fait pitié sans bon sens. Cet après-midi, elle avait l'air si fragile encore dans son lit d'hôpital. Je voulais y retourner ce soir, mais avec cette nouvelle de ton départ, je me sens vraiment pas la force.

— Je vais y aller, moi. Inquiète-toi pas ! Tu te mettras au lit et tu liras un peu pour te changer les idées. La lettre parle de quelques mois à Valcartier. À Noël, tout ça va être derrière nous, déclare-t-il d'un ton rassurant.

— Valcartier peut-être, mais pas l'urémie de Thérèse, réplique-t-elle, amère. Ça prendrait un miracle pour ça.

— On va continuer de prier, veux-tu, ma chérie ? On sait jamais ! Ça existe des miracles.

Lauréanne demeure silencieuse. Elle se rappelle la mort de sa mère, à trente-sept ans, au bout de trop longues souffrances, et elle ne se sent pas trop portée à croire aux miracles. Mais pour sa fille, qu'est-ce qu'elle ne ferait pas ?

— Je demande sa guérison à la Sainte Vierge tous les jours, lui assure-t-elle. Je la confie à la petite Thérèse de Lisieux à qui elle doit son nom, mais franchement, ça ne donne pas grand-chose. Elle continue de s'infecter avec son urée.

Lauréanne s'essuie les yeux avec son mouchoir, émue. En réalité, sa fille a presque toujours été malade. Il y a eu quelques bons moments plus ou moins longs, certes, qui lui ont alors fait espérer le fameux miracle. Des espoirs toutefois rapidement effacés par de brusques retours de la maladie. Teint blême, fatigue chronique, manque d'appétit, nausées, urine foncée, ce sont chaque fois les symptômes des sévères crises d'urémie qui jettent les parents de Thérèse dans un état de profonde angoisse.

Habitée par un sentiment de révolte, Lauréanne se retourne vers son mari et s'exclame :

— Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu pour que notre fille s'empoisonne comme ça ?

— Ma pauvre chérie ! fait Léonce en prenant sa femme dans ses bras. C'est pas facile de vivre ça, je le sais bien.

— Ah ! Je ne m'habituerai jamais à voir Thérèse comme ça. C'est trop dur, se plaint-elle.

— Je sais bien. Moi aussi, je trouve ça difficile, révoltant même, déclare-t-il, malheureux.

— C'est vrai que c'est pas facile pour toi non plus, répond Lauréanne en déposant sa tête sur son épaule. Et la guerre, avec ça...

Ils se serrent fort, pleins de tendresse l'un pour l'autre.

— On est ensemble là-dedans, lui murmure-t-il tout bas à l'oreille. On l'est comme dans tout le reste. Mon bureau, mes contrats, on est soudés tous les deux, on est des complices, tu comprends, des époux unis pour la vie, pour le meilleur et pour le pire. Oublie jamais cela, ma chérie ! Faut continuer d'avoir confiance pour Thérèse.

Il dépose un baiser sur les cheveux de sa femme.

— Oui, mon amour. Tu as raison. Il faut garder confiance.

Léonce s'éloigne de Lauréanne comme à regret.

— Bon bien, j'y vais y aller, moi, si je veux arriver à l'heure pour les visites à l'hôpital.

Il commence à se vêtir pour sortir. C'est l'automne, maintenant, et les soirées sont déjà fraîches.

— Maman ! crie-t-il. Téléphone pour un taxi. Je pars à l'hôpital.

— Tu pourrais prendre l'auto, propose Lauréanne pour la forme.

— Jamais de la vie, proteste-t-il comme d'habitude.

Depuis cinq ans, en effet, Léonce conduit seulement lorsqu'il y est forcé. Il n'est jamais allé au garage, n'a jamais mis le pied chez un concessionnaire, prétextant que la ferraille, ce n'est pas son domaine. C'est son épouse qui s'occupe donc de la mécanique dans le ménage. *Et c'est bien ainsi*, croit Lauréanne, qui y voit une répartition égale des responsabilités. À elle l'organisation, à lui la création. C'est ainsi. Souvent, d'ailleurs, c'est elle qui conduit Léonce chez ses clients ou sur ses chantiers de construction. Elle considère chacune de ces sorties comme une belle occasion d'échanger librement dans la voiture, sans craindre les indiscretions de sa belle-mère, plutôt portée à ne pas se mêler de ses affaires.

— Reviens pas trop tard, lui dit-elle avant qu'il ne s'engouffre dans un taxi.

* * *

Une fois à l'hôpital, Léonce trouve sa fille à moitié endormie, tenant tout contre elle sa poupée Mimi. Elle est si jolie avec son doux visage d'ange aux cheveux blonds. *Comme c'est injuste cette maladie*, songe-t-il. Il s'assoit près du lit et prend sa petite main froide dans la sienne. Thérèse entrouvre les yeux et reconnaît son père.

— Ah, papa ! T'es venu me voir, murmure-t-elle.

— Oui, c'est moi qui suis venu ce soir. Maman ne pouvait pas se déplacer.

La fillette sourit tristement.

— Je suis contente que tu sois là.

— Moi aussi, je suis content d'être là, répond Léonce en lui rendant son sourire.

Ils demeurent ainsi, un instant silencieux, le père tenant la petite main de sa fille au creux des siennes, bien chaudes. Le visage soudain sérieux, Thérèse regarde son père.

— Moi, papa, j'avais toujours être malade et j'avais mourir, articule-t-elle d'une voix faible, ses yeux tristes le fixant alors avec gravité.

Sensible, Léonce reçoit ces paroles comme un coup de couteau dans le cœur.

— Non, non, dis pas ça, voyons, tu vas guérir, rétorque-t-il, cachant son inquiétude. Le docteur m'a même déclaré tantôt que tu allais pouvoir sortir samedi. Selon lui, le traitement fonctionne bien et la crise est presque terminée. C'est une bonne nouvelle ça, non ?

Thérèse ouvre les yeux très grands et fixe son père.

— C'est quand, samedi ? demande-t-elle avec un sursaut d'énergie.

— Dans trois jours. C'est moi qui vais venir te chercher avec maman. On va rentrer ensemble à la maison. Grand-maman et grand-papa ont très hâte que tu reviennes. Grand-maman va te faire ton gâteau préféré.

— Au chocolat ?

— Au chocolat, promis. Et maman t'a tricoté un beau chandail rose.

— Je le sais ça, voyons. Maman le tricote quand elle vient me voir.

Léonce remonte machinalement le drap et la couverture sur les bras amaigris de sa fille.

— Ça veut dire que c'est fini pour toujours, ma maladie ? demande Thérèse d'un ton implorant.

— Peut-être bien, répond Léonce, hésitant. En tout cas, on va tout faire, ta mère et moi, pour que tu guérisses pour toujours.

Une religieuse entre dans la chambre, l'air affairé.

— Les visites sont terminées, mon bon monsieur. Il va falloir partir.

— Oui, oui, dit-il en se levant.

Il embrasse sa fille sur les deux joues et repart lentement vers le hall d'entrée, le cœur un peu barbouillé par ce mélange poignant d'amour et de pitié qu'il éprouve toujours envers sa fille adorée. Arrivé près de la sortie, il décide de rentrer à pied. Il a des choses à penser et la marche est pour lui un excellent moyen de réfléchir.

Bon alors, par où commencer ? se demande-t-il en remontant le col de son manteau sur son cou. *D'abord, sûrement, me préparer à fermer mon bureau pour quelques mois. Lauréanne pourra quand même s'occuper de régler certains dossiers...* Anxieux, il se met à récapituler les projets en cours. La petite église de Saint-David-de-Falardeau et celle de Saint-Hedwidge sont presque terminées, heureusement, mais ce n'est pas le cas de l'immeuble des syndicats catholiques et nationaux à Arvida ni de plusieurs maisons familiales ni de l'église de Saint-Fulgence. Il va devoir demander des délais, reporter des étapes, voire

annuler certains projets. Peut-être va-t-il perdre de belles occasions? Depuis six ans, il commence à se faire un nom au Saguenay. Il est vrai qu'un certain prestige l'accompagnait déjà à son retour de l'école des Beaux-Arts de Québec grâce à la présence, dans son curriculum, de quelques médailles obtenues pour des projets d'études audacieux de chapelles et d'églises modernes.

Dès sa première année d'études, il avait compris que c'était l'architecture sacrée qui l'intéressait. Au cours de sa dernière année, il avait été invité à faire un stage en France auprès du bénédictin Dom Bellot, un maître en renouveau de l'architecture religieuse qui prône une ornementation géométrique reposant sur l'expressivité de matériaux bruts comme la brique et le béton. Léonce en était revenu totalement inspiré, n'attendant que son heure pour exercer son art au Saguenay–Lac-Saint-Jean et même ailleurs au Québec, alors que le besoin en construction d'églises et de chapelles était selon lui en pleine croissance.

Léonce marche d'un bon pas sous la lune blanche qui brille dans le ciel étoilé. L'automne est arrivé en avance cette année. Déjà cette semaine, la troisième de septembre, les bouleaux ont viré au jaune, et ce soir, illuminé par les réverbères, le feuillage doré frissonne doucement sous le vent. Sans raison, pendant quelques secondes, il se sent heureux. Il se rappelle son plus important contrat jusqu'à maintenant, celui qui l'a amené à concevoir les plans de la chapelle du Grand Séminaire de Chicoutimi en y incluant des arches en béton, des niches et des murs de briques. Bien que les autorités religieuses en aient été très satisfaites, ce n'était pas le chef-d'œuvre qu'il désirait tant accomplir. Il aurait toutefois le temps de parfaire son art.

Encore hier, il se voyait déjà accumuler les contrats de ce genre, agrandir son bureau, se trouver au moins un associé. *Maudite guerre!* bougonne-t-il intérieurement en longeant la cathédrale sur Bégin. Aussitôt, il se désole d'avoir sacré. *Pardon, mon Dieu! Que ta volonté soit faite et non la mienne!*